Quarante-septième année. — N° 7. (EDITION DU MATIN) MARDI 7 JANVIER 1902.

L'ADMINISTRATEUR DE L'ÉCOLE NATIONALE DES ARTS INDUSTRIELS

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 18 fr.
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Carnot, 5
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS & ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Carnot, 5. — A Mouscron, chez M. Henri Lagrou, rue de la Station. — A Paris et à Bruxelles, dans les agences de publicité. — Le *Journal de Roubaix* est en vente dans les principaux Kiosques et Bibliothèques de Paris.

ASCENSIONS SCIENTIFIQUES

On connaît aujourd'hui les résultats des ascensions scientifiques qui ont eu lieu le 21 novembre dernier à Paris, avec le concours de savants très expérimentés. Trois ballons de l'Aéro-Club, l'*Eros*, le *Centaure* et le *Titan* partirent du jardin des Tuileries. Un quatrième ballon, le *Quo Vadis*, s'était enlevé la veille de Rueil, piloté par M. Bacon avec MM. Calagaréanu et Henri, du laboratoire de M. Dastre. On emportait des chiens pour examiner leur sang à diverses hauteurs. L'*Eros* était parti le premier avec M. Castillon de Saint-Victor, emportant MM. Hallion et Tissot. Les physiologistes du Collège de France et du Muséum avaient à suivre le programme le plus compliqué ; ils avaient un bagage encombrant, des animaux et les appareils nécessaires pour recueillir en route les gaz de l'expiration et des quantités de sang suffisantes pour pouvoir, au retour, extraire les gaz du sang. L'*Eros* était transformé en véritable laboratoire.

Le *Centaure*, dirigé par M. de La Vaulx, avait à son bord M. Portier, du laboratoire de M. Dastre ; et M. Raymond, du laboratoire de M. Hénocque, qui avaient pour mission d'examiner sur eux-mêmes les modifications de la richesse du sang en hémoglobine. Enfin, le *Titan* s'éleva le dernier conduit par M. Maurice Farman emportant MM. Jolly et Bonnier. M. Jolly, du laboratoire de M. Malassez, avait pour programme d'étudier les modifications du sang de son compagnon, et M. Bonnier devait se préoccuper de la question du vertige en examinant la manière dont notre oreille, qui est non seulement un organe de l'audition, mais un organe de l'équilibration, parvient à s'accommoder à la diminution de pression dans les hautes altitudes. Ce renseignement a son importance au point de vue du symptôme du mal des montagnes.

Tous ces ballons poussés par un vent d'Ouest à la vitesse moyenne de 60 kilomètres à l'heure s'élevèrent à des altitudes de 3.500 à 4.500 mètres et atterrirent dans de bonnes conditions aux environs de Troyes et d'Arcis-sur-Aube. Disons tout de suite que les résultats auront besoin d'une contre-épreuve dans des ascensions ultérieures ; mais tels quels, ils n'en offrent pas moins de l'intérêt.

Au fond, il s'agissait de savoir comment l'organisme peut s'adapter aux conditions de vie si variables dues aux pressions en plaine et à la *montagne*. Dans les grandes hauteurs, la pression atmosphérique que nous supportons est allégée de tout le poids de l'air situé en-dessous, et, malgré tout, les hommes et les animaux vivent bien dans les grandes altitudes. Vers 3.000 à 4.000 mètres, on éprouve bien souvent des symptômes désagréables, qui aboutissent à un malaise spécial, « le mal des montagnes ». On les éprouve en plaine aussi. Mais, en général, on finit par s'acclimater dans les régions élevées. Dans les hauts plateaux de l'Amérique du Sud, des populations nombreuses vaquent très bien à leurs affaires à des altitudes voisines de celles du Mont-Blanc. Bêtes et gens s'y trouvent en bonne santé. Et pourtant l'air étant très dilué, la quantité d'oxygène, à volume égal, y est bien moindre, et l'oxygène, c'est l'agent par excellence de la respiration et, par suite, de toutes les fonctions organiques. Comment notre corps peut-il se prêter à ces nouvelles conditions de vie ?

Or, nous l'avons déjà dit à plusieurs reprises, les observations de nombreux physiologistes, tels que Paul Bert, Regnard, Jourdanet, etc., avaient montré que l'homme ne respire pas plus vite, que la quantité d'air introduite dans les poumons est sensiblement la même aux grandes altitudes qu'à la montagne. Ce qui change, en haut, c'est que le sang acquiert la faculté d'absorber plus d'oxygène qu'en bas. Il y en a moins dans l'air, mais le sang en absorbe davantage et tout rentre dans l'ordre. Viault, entre autres, montra que les habitants des hauts plateaux de l'Amérique du Sud possèdent dans leur sang beaucoup plus de globules rouges que ceux de la plaine. Viault constata de même cette augmentation de globules chez les animaux vivant aux grandes hauteurs. Le globule est le véhicule de l'oxygène dans l'organisme. Moins d'oxygène, mais beaucoup plus de véhicules pour l'emporter dans le torrent circulatoire. Donc, identité d'effet.

Mais comment survient cette mise au point ? Comment les globules augmentent-ils assez pour accroître ainsi la proportion d'oxygène nécessaire à l'organisme ? L'accroissement est très rapide. Se forme-t-il en quelques heures de nouveaux globules dans le sang ? Enfin, quel est le mécanisme singulier de cette apparition de globules en plus grand nombre ? Tout cela n'est pas élucidé nettement et c'est précisément ce que l'on a cherché à mieux comprendre, dans les ascensions récentes, par diverses expériences.

MM. Hallion et Tissot, dans l'*Eros*, ont trouvé, en opérant à diverses altitudes, que la quantité d'air introduite dans les poumons reste à très peu près la même, quelle que soit la hauteur atteinte, dans la limite de l'ascension bien entendu. La proportion d'oxygène absorbée pour un même volume d'air *augmente* et l'acide carbonique exhalé s'accroît. Il est évident que, pour maintenir constante la provision qui lui est nécessaire, il faut bien que le sang en prenne à un même volume d'air une proportion de plus en plus forte à mesure que l'on s'élève. Le sang qui contenait au niveau du sol 15 centimètres cubes d'oxygène pour 100 centimètres cubes en contient 19 centimètres cubes à 3.500 mètres. Et ce chiffre retombe à 15.7 à la hauteur de 800 mètres.

MM. Jolly, Henri et Calugaréanu ont de nouveau constaté l'augmentation du nombre des globules rouges du sang chez le chien et chez l'homme. Tout reprend l'état normal en redescendant. Il apparaît donc bien qu'il y a corrélation entre l'enrichissement du sang en oxygène et l'accroissement en globules. Voilà ce qui se dégage nettement. Mais, pour le reste des interrogations posées, tout est à recommencer. Les observations ne nous renseignent pas sur le point qu'il faudrait absolument éclaircir : quel est le mécanisme de l'augmentation en quelque sorte instantanée des globules rouges à mesure que le ballon s'élève ? Dans une de mes dernières revues, j'avais dit que M. Gaule, pendant ses ascensions, avait vu affluer de jeunes globules rouges nouvellement formés comme ceux qui se montrent après une hémorragie. M. Jolly n'en a pas trouvé trace dans ses préparations. Et nous sommes bien obligés de marquer le pas sur place.

En somme, les dernières ascensions n'ont rien révélé que nous ne sachions déjà ; mais elles ont mieux précisé les faits et fourni des chiffres. C'est un début. H. P.

INFORMATIONS

MORT DE M. PIETRI

Ajaccio, 5 janvier. — M. Pietri, ancien préfet de police de l'Empire, ancien sénateur, est mort, cette nuit, à Sartène, des suites d'une maladie de cœur ; il a conservé, jusqu'à la dernière heure, toute la lucidité de son esprit ; il était âgé de quatre-vingt-quatre ans.

M. Pietri était né à Sartène, en 1818 ; il exerçait la profession d'avocat dans sa ville natale, lorsque éclata la Révolution de 1848. Après le coup d'État, il obtint d'être nommé sous-préfet à Argentan. Il fit, dans l'administration, une carrière rapide autant que brillante, et devint successivement sous-préfet de Brest, préfet de l'Ariège, du Cher, de l'Hérault et du Nord. Il remplissait ces fonctions, lorsqu'il fut appelé, le 21 février 1866, à remplacer M. Boitelle, comme préfet de police. Élu sénateur de la Corse, en 1879, il ne fut pas réélu, et vivait, depuis lors, dans une retraite absolue.

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — NOUVELLES DÉMISSIONS

Les journaux rapportent le bruit qui courait, samedi soir, dans les milieux théâtraux, que MM. Le Bargy et Leloir, sociétaires de la Comédie-Française, suivant l'exemple de M. de Féraudy, enverraient également leur démission, dimanche ou lundi, à M. Clarétie.

LE GÉNÉRAL DE GALLIFFET ET L' « AFFAIRE »

Nous trouvons dans l'*Auto Vélo*, à propos d'une enquête sur l'automobilisme, la lettre suivante du général de Gallifet, ancien ministre de la guerre :

« Monsieur, tant qu'à être écrasé, je préfère que ce soit par une automobile. Ce sera, ainsi, plus vite « fini ». En connaissez-vous une qui soit de poids à écraser « l'Affaire » ? Elle pourrait rendre un fameux service à tous ceux qui ne vivent pas de cette « chirurgie ».

» Soyez convaincu que ce serait un indiscutable progrès...

» J'ai, Monsieur, l'honneur de vous saluer. »

CONTRE LES CONGRÉGATIONS

Angoulême, 5 janvier. — Sommation a été faite, hier matin, aux Sœurs Carmélites, d'avoir à remettre leur établissement aux mains du liquidateur, nommé par le tribunal. Le mandataire de la Société Civile a protesté avec énergie de son droit ; il a remis les clefs de l'immeuble au liquidateur, mais en présence du commissaire de police, afin de faire constater l'abus de la force.

UN PROJET DU ROI DES BELGES

Une dépêche de Nice annonce que le roi des Belges aurait manifesté le désir de visiter, assez prochainement peut-être, l'Algérie.

LE PRÉSIDENT DE L'AUTOMOBILE-CLUB DÉCORÉ DE L'ORDRE DE LÉOPOLD

Le baron de Zuylen, président du cercle de l'Automobile-Club, vient de recevoir les insignes de l'Ordre de Léopold.

COMPLOT ANARCHISTE EN ESPAGNE

Madrid, 5 janvier. — La gendarmerie a découvert dans les villes de Xérès, d'Algar et d'Arcos des complots anarchistes. Des documents importants ont été saisis. Les anarchistes voulaient incendier diverses propriétés.

LE CÉLÈBRE CHIRURGIEN VIRCHOW VICTIME D'UN ACCIDENT

Berlin, 5 janvier. — Le célèbre chirurgien Virchow vient d'être victime d'un accident. Hier soir, il a fait une chute, en descendant d'un tramway. Relevé par des passants, il a été transporté, chez lui, dans un état qui inspire quelque inquiétude, étant donné le grand âge du célèbre praticien.

ARRESTATIONS DE TROIS ANARCHISTES

Rome, 5 janvier. — La police a arrêté, à Naples, trois anarchistes italiens, signalés par la police portugaise et qui furent expulsés d'Oporto, comme suspects de vouloir attenter à la vie du roi Charles. Arrêtés sur le navire même, qui les a amenés, deux tentèrent de s'échapper ; leur identité a pu être établie ; tous les trois sont des anarchistes connus ; ils s'étaient rendus de France au Portugal.

UN NOUVEAU CODE RUSSE

Londres, 5 janvier. — Une dépêche de Saint-Pétersbourg annonce que, d'ordre du tsar, le Conseil des ministres, auquel a été adjoint un certain nombre de jurisconsultes éminents, examine le nouveau Code criminel russe, destiné à mettre la jurisprudence en harmonie avec les principes adoptés par les puissances occidentales. Le nouveau Code sera soumis prochainement au Conseil d'État.

LE CHILI ET L'ARGENTINE

Buenos-Ayres, 5 janvier. — Le différend entre la République-Argentine et le Chili s'est de nouveau aggravé par suite des procédés de la diplomatie chilienne au cours des négociations.

Le gouvernement argentin, qui estime avoir fait tous les efforts possibles pour obtenir, par des moyens pacifiques, les satisfactions auxquelles il pense avoir droit, se propose de rompre les négociations et de suspendre ses relations diplomatiques avec le Chili.

En prévision des événements, le gouvernement a ordonné à l'escadre et à l'armée, de se mettre sur le pied de guerre. Le peuple approuve l'attitude du gouvernement.

CHOSES & AUTRES

Plaisantin, parcourant les nouvelles des États-Unis :

— Décidément, on ne compte plus les gracieusetés que le président Roosevelt fait aux nègres.

— ? ?

— Ne vient-il pas encore de décider la démolition de la Maison Blanche !?

—×—

Un jeune homme des plus ripés se présente chez le peintre V...

— Que désirez-vous, mon ami ?

— Je viens pour mes étrennes.

— Mais qui donc êtes-vous ?

— Je suis le petit clerc de l'huissier qui vous a saisi l'autre jour.

UN ACTE DU SAINT-SIÈGE

sur la Démocratie chrétienne

Paris, 5 janvier. — On lit dans l'« Univers » :

On a parlé de nouveau d'un acte du Saint-Siège relatif à la démocratie chrétienne. D'aucuns ont même annoncé que le Souverain-Pontife allait en finir une bonne fois avec les démocrates chrétiens.

Le discours du Pape à la réception de Noël montre bien pourtant que rien n'est changé à cet égard : le Pape est toujours aussi préoccupé du danger que fait courir à l'Église et à la société la propagande socialiste ; il est toujours aussi pressant dans les invitations qu'il adresse aux catholiques de s'adonner à l'action sociale ; il est toujours aussi paternel pour les « jeunes » dont il escompte l'ardente activité pour le triomphe de la bonne cause ; il est toujours aussi précis et aussi formel à rappeler les conditions de cette action : obéissance et concorde ; et à indiquer les obstacles au succès : défiances et discussions inutiles.

L'acte annoncé sera publié dans quelques jours. Il s'agit de la promulgation des nouveaux statuts de l'œuvre des congrès.

On se souvient qu'au congrès de Tarente, furent annoncées d'importantes réformes. Les modifications du règlement ont été longuement étudiées. La réunion du Comité permanent à Bologne en novembre avait décidé de centraliser les avis sur ce sujet entre les mains de S. Em. le cardinal Vivès y Tuto.

Le travail de rédaction est achevé.

Le Pape profitera sans doute de la circonstance pour dissiper encore les malentendus qui persistent en Italie sur la démocratie chrétienne. Comme on y a réparé de l'utilité de prendre part aux élections législatives, la discipline du « Non expedit » sera rappelée et maintenue avec une nouvelle vigueur.

La volonté du Pape de ne pas accepter d'organisation générale séparée de l'œuvre des congrès et comités, sera aussi affirmée de nouveau ; en même temps, les nouveaux statuts permettront aux jeunes de sincère bonne volonté de continuer à combattre pour la démocratie chrétienne dans l'organisation générale et plus souple de l'œuvre des congrès. Bien que particulier aux catholiques d'Italie, cet acte aura naturellement une certaine importance pour l'action sociale populaire chrétienne dans les autres nations.

LES MARCHÉS A TERME

La Fédération libre-échangiste internationale dont M. M. de Molinari est le président, après examen du projet de loi de M. Honoré Leygue sur les marchés à terme, a chargé M. Henry Pupin de lui présenter sur cette importante question un rapport, dont voici la conclusion :

La Fédération libre-échangiste internationale déclare s'élever énergiquement contre la proposition de loi présentée par M. Honoré Leygue sur les marchés à terme en marchandises qui n'aurait d'autre conséquence que d'amener la disparition complète de ces marchés.

Et émet le vœu que le ministre du commerce et de l'industrie, tenant compte et s'inspirant des considérants qui précèdent, défende les principes de la liberté commerciale et individuelle, conditions essentielles de l'essor économique des peuples.

AUX JARDIES

L'ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE GAMBETTA

Les discours de MM. Cazot et Delpeuch

Paris, 5 janvier. — Le vingtième anniversaire de la mort de Gambetta a été célébré aujourd'hui par les amis du célèbre tribun qui, suivant l'usage, s'étaient rendus en pèlerinage, à la petite maison des Jardies, à Ville-d'Avray.

La première visite a été faite par la municipalité de Sèvres, ayant à sa tête le maire, M. Poirot-Delpech, qui, devant le monument, a prononcé une courte allocution.

« Souvenez-vous, a-t-il dit, au moment où la période électorale va s'ouvrir, des principes qui inspirèrent toujours Gambetta et que nos votes soient une manifestation en faveur de la liberté pour tous et de la République libérale. »

Ces paroles ont été chaleureusement applaudies par les deux mille personnes qui assistaient à cette manifestation patriotique.

Pendant que M. Poirot-Delpech et les membres de la municipalité de Sèvres allaient déposer dans la chambre mortuaire du tribun une magnifique couronne aux couleurs nationales, l'orphéon de Sèvres exécutait l' « Hymne à la Fraternité », « la Marseillaise » et « Amour sacré de la Patrie ».

—×—

Un peu plus tard, M. Cazot, président de l'Association gambettiste, arrivait à la gare où il était reçu par MM. Poirson, préfet de Seine-et-Oise ; Prize, secrétaire général de la préfecture de Seine-et-Oise et les membres du Comité républicain de Sèvres. Dans l'assistance, on remarquait encore MM. Expert-Bezançon et Goujon, sénateurs ; Autrand, secrétaire général de la préfecture de la Seine ; Delpeuch, ancien sous-secrétaire d'État ; Lefèvre, maire de Versailles ; Edmond Gast, ancien maire de Ville-d'Avray. Tous se sont rendus en cortège, précédés de deux sociétés musicales et de nombreuses couronnes portées à bras, à la petite maison des Jardies, où sont arrivés directement, à onze heures et demie, le général André, ministre de la guerre, et M. Decrais, ministre des Colonies.

Après la réception des membres du gouvernement, M. Cazot s'est avancé sur le perron et a prononcé un discours. Il a remercié tout d'abord toutes les personnes présentes d'être venues rendre hommage à la mémoire de Gambetta, « de l'illustre tribun, de l'orateur incomparable, de l'homme d'État prudent et avisé qui est mort sans avoir vu réaliser ses espérances ».

—×—

M. Delpeuch, ancien sous-secrétaire d'État aux postes et télégraphes, a pris la parole, au nom de l'Association gambettiste. Dans son discours, il a rappelé la doctrine politique du tribun :

Gambetta n'a-t-il pas dit : « La démocratie n'est pas le gouvernement de l'uniformité ni de cette discipline passive que l'on rêve dans d'autres partis, dans d'autres sectes ; c'est le gouvernement de la liberté de penser, de la liberté d'agir » ? N'a-t-il pas dit encore : « Dans un gouvernement républicain comme celui que nous avons fondé et que nous voulons développer, le grand écueil, le grand péril est de faire de la politique rétrograde en vue de tel ou tel groupe ; ce n'est pas une République du parti que demande, que veut notre démocratie ; ce n'est pas une République fermée, exclusive ; c'est une République nationale, c'est la République de tous ! »

M. Delpeuch a proclamé ensuite que « la maison de Gambetta ne saurait être une petite chapelle » et il a rappelé en terminant la devise du grand patriote : « L'union des républicains dans l'ordre et dans la liberté, pour la patrie ! »

Le banquet

En quittant les Jardies, les ministres de la guerre et des colonies, suivis des membres de l'Association gambettiste, se sont rendus dans un restaurant voisin, où un banquet de trois cents couverts a été servi.

Après divers toasts, le général André a pris la parole.

Le Gouvernement, a-t-il dit, n'a pas voulu suivre une voie de compromission avec le parti réactionnaire que Gambetta a toujours combattu ; il a orienté sa politique à gauche, appelant à lui toute la candeur, sentant bien que, de ce côté, il y avait peut-être des impatiences, des imprudences même, mais qu'il y avait aussi l'écho des plaintes de ceux qui peinent et qui souffrent.

Au lieu de se séparer de ceux-là, le Gouvernement de M. Waldeck-Rousseau a pensé qu'il fallait écouter ces plaintes qui correspondent à des souffrances et des douleurs réelles ; il a compris qu'au-dessus des mots prébéiens de liberté, égalité, fraternité, il était temps d'inscrire celui de justice ; et, pour paraphraser Danton, je dirai que la démocratie, dont nous sommes les serviteurs, veut de la justice encore, de la justice toujours, de la justice naturellement.

ATTENTAT A TÉHÉRAN

Contre le premier ministre

Téhéran, 5 janvier. — Voici une affaire sensationnelle qu'on s'efforce ici de tenir secrète. Il s'agit d'une tentative d'assassinat sur le premier ministre, le Sadrazam Atabeg-Nizam, qui a accompagné le shah dans son voyage en Europe, il y a deux ans.

Atabeg-Nizam faisait égorger un mouton à l'occasion des fiançailles de ses enfants, quand un Persan s'est précipité sur lui pour le tuer.

Un Cosaque s'est élancé devant le Sadrazam et a reçu le coup destiné au ministre.

Le Cosaque est mort de sa blessure. L'attentat n'a eu pour témoins que des musulmans. Détail curieux : on assure que les Russes avaient connaissance de l'attentat et en avaient prévenu le ministre.

LA TRIPLICE MENACÉE

INQUIÉTUDES A BERLIN

Mécontentement de Guillaume contre Victor-Emmanuel

Berlin, 5 janvier. — Certains diplomates ont remarqué que, cette année, l'Empereur d'Allemagne n'a pas envoyé ses vœux du Nouvel An au Roi d'Italie, tandis que l'Empereur d'Autriche-Hongrie, le Tsar et le Roi Édouard VII ont reçu de lui, à cette occasion, des dépêches ou des lettres conçues dans les termes les plus chaleureux.

On attache ici une importance considérable à cette omission.

Bien avant de monter sur le trône, Victor-Emmanuel avait manifesté sa désapprobation de la politique germanophile suivie par son père ; il se sentait, au contraire, attiré vers la Russie. Son mariage avec la fille du prince de Monténégro n'a fait que développer et fortifier ces deux sentiments.

On le sait à la cour, et cela explique pourquoi Victor-Emmanuel n'a pas reçu, le 1er janvier, les compliments qu'Humbert recevait invariablement à cette date.

La presse allemande

Berlin, 5 janvier. — On commence à ouvrir les yeux en Allemagne sur le péril que court la Triple-Alliance de ne pas être renouvelée l'an prochain, date de son expiration.

Plusieurs journaux constatent que, grâce au tarif douanier, à la question polonaise et à l'influence croissante de l'alliance franco-russe, les relations de l'Allemagne avec ses deux alliées : l'Autriche et l'Italie, se refroidissent peu à peu.

La « Volkszeitung » de Cologne dit que les rapports entre Berlin et Vienne ont atteint un degré de froideur sans précédent.

La « Dresdner Anzeiger » déclare, de son côté, qu'il est impossible de nier le refroidissement des relations entre les cours de Berlin et de Rome.

Bien que le deuil du roi Humbert soit expiré, son fils, Victor-Emmanuel III, ne songe pas à faire à Berlin la visite traditionnelle.

Cependant, dans les sphères officielles de Berlin, on affecte de croire au renouvellement de la Triplice.

SITUATION GRAVE A BARCELONE

Madrid, 5 janvier. — La censure des dépêches de Barcelone est très rigoureuse.

La police a dispersé des ouvriers qui tentaient d'organiser un meeting. Des visites domiciliaires ont été opérées, au cours desquelles il y a eu de nombreuses arrestations : un Français, un Argentin et six femmes notamment, ont été emprisonnés. On s'attend à ce que les journaux libertaires et anarchistes soient supprimés. La tranquillité matérielle est rétablie. La gendarmerie qui protégeait la circulation des tramways s'est retirée.

A PROPOS DE LA GUERRE DE 1870

La publication de l'état-major général français

Berlin, 5 janvier. — La « Militarische Wochenschrift » reproduit les publications successives faites dans la « Revue Militaire » par l'état-major général français. On sait que cette publication a commencé en 1899 ; elle est suivie avec d'autant plus d'intérêt en Allemagne qu'il n'y a pas eu, jusqu'ici, une relation officielle française de la guerre de 1870.

Ce n'est pas, à vrai dire, écrit le critique du journal allemand, une histoire de la guerre, mais un simple exposé des faits qui se sont déroulés, avec de nombreuses pièces à l'appui. On serait presque tenté de dire que les pièces sont trop nombreuses, car elles occupent beaucoup plus de place que le texte même.

On est frappé tout d'abord et du désordre avec lequel s'est effectuée la mobilisation et de la belle humeur des troupes qui manquaient, pour ainsi dire, de tout. Dans tous les documents publiés, il n'y a pas un mot de blâme à l'égard des services qui s'étaient trouvés fort au-dessous de leur tâche. Chacun redouble de bonne volonté et tâche de tirer le meilleur parti d'une situation certainement mauvaise.

Les opérations militaires allemandes sont seulement indiquées et ne sont pas commentées. Ainsi le désaccord entre la première et la seconde armée allemande est simplement mentionné, avec les télégrammes échangés entre leurs commandants, et l'état-major français se borne à dire : « Le général Steinmetz n'reçut que le lendemain la réponse aux dépêches qu'il avait adressées à de Moltke et au roi. »

De même les questions de personnes sont entièrement laissées de côté. Elles ont joué, cependant, un rôle si important dans cette guerre, que bien des points demeurent obscurs si on les passe sous silence.

Pourquoi, par exemple, après Saarbrück, l'armée française n'a-t-elle pas poussé en avant, en passant tout au moins la Saar et en s'assurant du point de jonction des voies ferrées ?

Cette faute presque incompréhensible peut s'expliquer si l'on sait que Bazaine manœuvrait pour son compte, que Frossard, timide par nature et trop porté à la défensive, était en outre paralysé par la présence de l'empereur, qui rendait son commandement en chef presque nominal et que l'empereur, malade, n'avait plus l'énergie physique qui aurait été indispensable.

Rappelez-vous l'anecdote racontée par Lebrun qui, le matin du 2 août, est obligé de soutenir à chaque pas l'empereur qui pouvait à peine marcher ? « Votre Majesté semble bien souffrir ! » dit Lebrun. « Je ressens des douleurs atroces ! » répond l'empereur.

L'armée française se trouvait donc entre des mains incapables de la conduire.

LES PAPIERS DE M. CRISPI

Il n'est pas encore certain que la levée des scellés apposés sur les papiers de feu Crispi pourra avoir lieu à la date fixée du 9 de ce mois, car on prévoit des difficultés de la part de la princesse Linguaglossa, sa fille, sur lesquelles le tribunal devra probablement se prononcer.

Donna Lina Crispi est d'avis que le meilleur mode d'exécuter la volonté du défunt serait de laisser libre arbitre au sénateur Damiani, exécuteur testamentaire ; mais la princesse ne partage point l'avis de sa mère et croit qu'il est de son droit de voir tous les documents et papiers et d'assister à toutes les opérations. Elle craint que M. Damiani ne se laisse trop guider par des considérations qu'elle ne croit point utiles à la mémoire de son père. Son opinion est que tout ce qui peut y servir, même en dehors des documents privés et de caractère personnel, doit être mis en lumière. Au besoin la princesse est décidée à recourir aux tribunaux.

Des conférences à ce propos ont eu lieu ces jours-ci entre M. Zanardelli, président du conseil, et quelques représentants et amis des héritiers de M. Crispi.

S'en tenant strictement aux dernières volontés de M. Crispi, M. Damiani entend que personne autre que celles désignées par le défunt ne doit prendre connaissance des documents. Le garde des sceaux, interpellé à ce propos, semble être de l'opinion de M. Damiani. Il paraît certain que le protocole de la triplice ne se trouve pas, ainsi qu'on l'a cru d'abord, dans les papiers de M. Crispi. Mais son fameux journal ou *diario* rapporte des conversations importantes à ce sujet, dont une avec feu M. de Caprivi.

Ce *diario* est divisé en deux parties ; la première donne l'histoire des faits qui conduisirent à la révolution italienne ; la seconde comprend quarante années de vie politique italienne, toute documentée, jusques et y compris la guerre d'Afrique. Un appendice se réfère à la chute du pouvoir de M. Crispi, et se continue jusqu'à sa mort.

L'ancien président du conseil avait l'habitude de noter jour par jour, en plus de ce qui le regardait personnellement, tout ce qui se disait et se faisait d'important ou de curieux autour de lui. Il apportait à ces notations un esprit de méthode des plus caractéristiques et leur divulgation préoccupe plus d'un homme politique, sans compter qu'elle ne serait pas agréable non plus, en maints cas, au gouvernement.

Tous les papiers, on le sait, ne se trouvent pas à Naples, car au moment de la mort de M. Crispi un journal ami annonça que M. Galli, qui fut sous-secrétaire d'État dans le dernier ministère du feu président du conseil, mit en lieu sûr nombre de documents laissés par lui. Toutefois ceux qui restent ne sont pas sans préoccuper le gouvernement.

LA GUERRE DANS LE SUD DE L'AFRIQUE

NOUVEAUX COMBATS SANGLANTS

Listes des pertes. — Les dragons battus au Cap. Les blessés de Tweefontein

Londres, 5 janvier. — Comme il arrive fréquemment, la liste des pertes publiée cette nuit, montre que plusieurs combats ont eu lieu qui ont été défavorables aux Anglais, car le War Office avait évité d'en parler. Le 30 décembre, à Thabauchu, dans l'Orange, 3 hommes du 2e Irish Rifles ont été tués, 2 lieutenants et 4 hommes ont été blessés.

A Zoutpansdrift, les « éclaireurs de Kitchener » ont eu 2 tués et 8 blessés, dont un officier.

Enfin à Grootfontein (district de Calvinia, à l'ouest du Cap), le 2e dragons a eu 6 tués et 14 blessés.

Autre chose : le War Office publie une nouvelle liste (qui n'est probablement pas la dernière), et qui porte de 57 à 108 le chiffre des blessés dans la surprise de Tweefontein.

LE TUEUR DE FEMMES

Henri Vidal. — Un émule de Pranzini. — Six crimes. La défense. — Cause sensationnelle

La Côte d'azur, ce pays enchanté, retentit, depuis quelque temps, de sinistres récits.

Tout le monde s'y entretient de l'affaire Vidal, cherche à reconstituer le passé ténébreux du bandit qui s'est lui-même reconnu l'auteur du crime d'Eze, et qui passe, jusqu'à preuve du contraire, pour avoir commis trois autres assassinats et deux tentatives de meurtre.

LA PART DU DOUTE

Se trouve-t-on réellement en présence d'un émule de Pranzini ? Vidal est-il victime d'un effroyable assemblage de coïncidences ? Ou bien encore les imaginations méridionales, si vives, si inflammables, se sont-elles trop hâtées de broder de sombres détails sur la réalité déjà bien assez triste par elle-même ? L'instruction, un peu entravée par les fêtes du nouvel An, ne tardera probablement pas à nous fixer sur ces points obscurs.

Mais l'émotion soulevée par les faits actuellement avérés n'en est pas moins des plus vives et les différents télégrammes échangés entre les parquets de Marseille, de Nice et de Toulon ne sont pas faits pour ramener le calme dans les esprits.

ANTÉCÉDENTS DE L'ASSASSIN

On reconstitue peu à peu l'existence d'Henri Vidal. On sait, par exemple, qu'il a été élevé à Hyères, ou sa mère tenait un hôtel. Son enfance fut, dit-on, malheureuse. La mère préférait le fils aîné, Léopold, et, jusqu'à sa majorité, Henri aurait été sevré de ces marques de tendresse si précieuses pour former le cœur de l'homme. A partir de cette époque, on ne possède que peu de renseignements sur son genre de vie et sur ses pérégrinations.

Nous verrons bientôt si c'est un bonheur pour la justice, mais, pour Vidal, le malheur a voulu que la découverte du crime d'Eze fit songer tout de suite à une série de meurtres récents commis sur le littoral, et dont les auteurs n'avaient pu être découverts.

C'est alors que de Nice, où l'assassin fut arrêté, on télégraphia à Toulon et à Marseille et que, d'après les premiers renseignements, Vidal fut véhémentement soupçonné.

CHARGES ET PRÉSOMPTIONS

A l'heure actuelle, il se trouve donc convaincu d'avoir assassiné Gertrude Hirschbrunner, dans les circonstances qu'on n'a pas oubliées, à Eze, le dimanche 22 décembre dernier, en chemin de fer.

Il est, en outre, à peu près certain que, le 25 novembre de la même année, il tenta d'assassiner, à Nice, une femme galante nommée Moreno.

LE CRIME DE TAMARIS

Le 12 décembre, on trouvait dans les bois de Tamaris le cadavre d'une femme nommée Antonia van Brusselin. Le crime n'était pas douteux, mais on ne put réussir à mettre la main sur son auteur.

La veille, on avait aperçu, en compagnie de la victime, dans plusieurs établissements de Toulon, un individu en pardessus gris. C'était tout ce qu'on savait de précis. Or, le portrait de Vidal, publié par les journaux de la région, correspond exactement au signalement de l'homme en question donné par les témoins, et, de plus, une perquisition opérée dans la chambre occupée par Vidal à Nice a fait découvrir un pardessus gris.

MARIE ARNOUX

Marie Arnoux était une bonne au service de la famille Vidal. Un jour, en 1891, elle fut de même qu'Antonia van Brusselin, trouvée assassinée. Le crime avait eu lieu à la Malmousque. L'enquête n'avait abouti à aucun résultat. Vidal a-t-il fait le « coup » ? Rien n'est moins certain, mais rien aussi n'est plus vraisemblable.

LOUISE GUINARD

Répétons, pour être complet, ce que nous avons déjà dit concernant la tentative de meurtre dont fut victime une femme de mœurs légères, Louise Guinard.

Dans la nuit du 6 au 7 décembre dernier, Louise Guinard rencontrait dans un établissement de Marseille, la Maison Dorée, un individu qui sortit avec elle et l'accompagna jusqu'à son domicile.

A peine rentrés, à l'instant où Louise Guinard allumait une lampe, son compagnon de hasard lui donna un coup de couteau entre les deux épaules.

La malheureuse ne dut la vie qu'à l'abondance de sa chevelure qui la protégea contre la violence du coup. Elle tomba sur un canapé, simulant la mort, mais comme l'individu venait vers elle, le courage de la pour lui rendit toute son énergie. Elle donna un coup de pied à l'assassin et cria au secours.

L'individu prit la fuite, sans qu'on pût l'arrêter, et la police avait déjà renoncé à rechercher sa trace. Mais aujourd'hui, en consultant le dossier, on vient de constater que le signalement de l'assassin fourni par la femme Guinard se rapporte à celui de Vidal.

Mme Guinard sera donc confrontée avec le tueur de femmes.

SIXIÈME CRIME

Reste un sixième assassinat, celui de Mlle Héloïse Briquet, tuée à Cannes dans des circonstances